

Paul Poggi

Affreux, sales et argent(s)

L'argent fonctionnerait dans son interface avec le réel comme contrat juridique. Il y a un pacte avec la parole et un contrat avec l'écouter. Ce qui s'inscrit dans ce contrat c'est qu'il puisse permettre la séparation et non la répétition d'une infinie rupture. Or le coût je le mets, pour commencer, du côté du clinicien est-ce celle de sa propre angoisse ? Pas si sûr !

Le lien que j'essaie ainsi de faire entre ce film « affreux, sales et méchants » et « ma souffrance du mardi après-midi » concerne ainsi davantage la question du coût de l'écoute. Un coût que j'essaie de mettre en parallèle avec l'insupportable pour le spectateur devant cette scène de la tentative de meurtre de Giacinto.

Ce coût de l'écoute est alors celui qui s'applique à l'écouter, au psychologue que je suis ! Ce coût insupportable qui finalement concerne l'horrible de la jouissance. Ne pas céder sur son Désir n'est-il pas alors question de jouissance ?... horrible certes... mais jouissance quand même !

Celle de l'éprouvé lorsque le spectateur regarde une scène et l'éprouvé de cette émotion, la peur face à Andi ? N'est-ce pas alors cela se « payer sur la bête » ? Oui, si et seulement si la bête c'est moi !

PRÉAMBULE.

Je ne puis commencer cette intervention sans dire combien cela me « coûte » de la faire. C'est le « sanglot », celui qui accompagne toutes mes prises de parole.

Il y a depuis quelques mois une émission sur France-Inter que j'écoute ponctuellement avec un certain mélange de jubilation et d'inquiétude : « à votre écoute, coûte que coûte ». Cette émission est présentée par le « docteur » Philippe de Beaulieu et la « psychothérapeute » Margarete de Beaulieu.

Ce couple décalé, cherche à répondre à des auditeurs tout aussi décalés. Le mépris avec lequel les animateurs répondent à leurs auditeurs est sans limite ainsi que le retournement qu'ils opèrent des questions que leur posent ces témoins. Sous couvert d'une écoute bienveillante, les animateurs débitent les pires clichés sexistes, racistes et réactionnaires, sur un ton toujours condescendant et moqueur. Sauf que rien n'indique, à la radio, ce caractère humoristique et parodique, que ce soit au début ou à la fin de l'émission. Il faut écouter plusieurs minutes voire plusieurs émissions pour s'en rendre compte. Le malaise est inévitable les premières secondes.

À la limite, puisqu'il semble en être question... de la limite, cette émission viendrait vérifier que : « Les questions ne sont jamais indiscretes. Mais parfois les réponses le sont » comme le disait Oscar WILDE ; puis plus tard Lee VAN CLEEF dans « Et pour quelques dol-

lars de plus » (Sergio LEONE, 1965) et nous revenons alors à l'argent comme un *en plus* de la jouissance.

Quoi qu'il en soit, à savoir si cette émission est une fiction ou pas, peu importe, il est plus intéressant pour moi de me demander si je réussirais à l'écouter jusqu'à la fin, donc, *coûte que coûte... j'écoute !*

INTRODUCTION

Maintenant que ce préambule est terminé et pour introduire mon propos qui finalement abordera la question du « *coût* » mais pas seulement. Car ce *coût*, que j'évoquerai ici, à qui s'adresse-t-il ?

Il me faut alors revenir sur une intervention qui a eu lieu ici même il y a quelque temps par Roland CHEMAMA qui réagissait sur ce titre : « *affreux, sales et argent(s)* ». La moquerie et la dépréciation de l'argent qui sont sous-tendues par ce titre que j'ai donné à mon intervention, sont à prendre au sens du discours le plus commun sur l'argent précisait Roland CHEMAMA. Il semble alors être ce rapport qu'introduisit FREUD entre l'argent et l'excrément. En 1917, dans *Sur les transpositions de pulsions plus particulièrement dans l'érotisme anal*, FREUD y précise que

« L'excrément est précisément le premier cadeau » du nourrisson, mais également « [...] il cède docilement l'excrément, il le « sacrifie » à l'amour ou bien il le retient pour la satisfaction auto-érotique et, plus tard, pour l'affirmation de sa propre volonté ».

Se fait alors de manière implicite, une équivalence entre le don et le sacrifice. N'est-ce pas alors cela le *coût* ?

Néanmoins, FREUD n'a pas seulement évoqué l'argent comme équivalent symbolique d'un « objet anal ». Il a aussi parlé du paiement comme acte faisant contrat entre l'analyste et l'analysant. Le paiement représente le lien à l'actuel et permet de faire coupure pour empêcher la répétition indéfinie de liens archaïques. Un contrat au nouage difficile du réel, de l'imaginaire et du symbolique.

L'argent est une monnaie d'échange dans le monde réel ; c'est une interface entre le réel fortement lié au social et la symbolisation individuelle. Cette interface du réel qui sert de contrat doit être modulable selon les situations. Il s'agit d'un préalable à poser à la question du remboursement.

Néanmoins, au-delà du gain dont j'ai pu parler il y a quelques années c'est du « *coût* » dont je vais tenter de dire quelque chose. En effet, si cela prêterait à rire du rapport de l'autre à l'argent Roland CHEMAMA pose la question : « *qui peut être désintéressée ?* ». Ce *coût* est alors celui qui s'opère sur le psychologue que je suis.

AU DÉPART, UNE IDÉE, DEUX FILMS.

Je reviens alors sur ce titre, car lors de ce choix, ce sont deux films qui me sont venus à l'esprit : « *L'argent de la vieille* » et « *Affreux, sales et méchants* ».

L'argent de la vieille (lo scopone¹ scientifico), de Luigi Comencini (1972)

Une vieille milliardaire américaine (Bette Davis) sillonne le

¹ La Scopone est un jeu dérivé de la Scopa, jeu national italien de cartes. Le jeu de *scopone* est basé sur celui de la scopa (dont le but : Le gagnant est celui qui réalise 11 points (ou plus) en premier). Dans ce jeu, qui se joue à deux équipes de deux, on distribue toutes les cartes dès le début. On joue jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de cartes. Il est, très souvent, appelé *scopone scientifico* (scientifique) car les tactiques sont plus élaborées dans cette version et permet d'organiser des concours par équipes.

monde au gré de sa fantaisie et, dans chaque pays, elle se plaît à affronter les gens des bidonvilles dans de grandes parties de cartes pour prouver qu'elle est riche parce qu'elle est la plus astucieuse.

En quelque sorte, sa fortune serait *méritée*.

Son jeu préféré est la scopa, un jeu de mémoire et de réflexion.

Mais la donne est faussée, précisément parce qu'elle est très riche. Comme il s'agit d'un jeu d'argent et qu'à chaque fois elle double la mise, elle est certaine au final de pouvoir poursuivre indéfiniment, et donc de gagner de manière écrasante.

Peppino (Alberto Sordi) et Antonia (Silvana Mangano) sont ses adversaires, mais également serviteurs, amis, dans une interminable partie à épisodes où tout un bidonville de Rome se cotise pour défier *la vieille*.

Avec de multiples retournements de situation, les rapports amour-amitié entre la vieille et les deux pauvres, le film, loin d'être manichéen, livre une analyse très fine des rapports sociaux, affectifs et économiques.

Donc, tous les ans, l'espoir renaît pour qu'enfin cette « vieille » soit battue ! Mais dès le départ, les jeux sont faits ; avec sa fortune, elle peut doubler, tripler la mise, se refaire... Rien ne la limite, sinon la mort. Cette absence de limites n'est-ce pas l'une des causes d'une fascination pour les super-riches ? Parce qu'ils sont toujours en mesure de compenser une perte. Une illusion certes, de cette compensation de la perte, cette illusion semble alors fascinante.

Quant à *Affreux sales et méchants (Brutti, sporchi e cattivi)*, d'Ettore Scola (1976) ce film sera finalement celui qui me permettra d'aborder cette question du *coût*.

Le film raconte la vie quotidienne d'une famille dysfonctionnelle dans un bidonville de Rome, durant les années 1960. Une vingtaine de personnes – incluant les parents, les enfants, les conjoints, les amants, les petits-enfants et la grand-mère – habitent sous le même toit, dans un taudis pouilleux. Le patriarche borgne, Giacinto Mazzatella (Nino Manfredi), un homme tyrannique, avare et sans vergogne, traite sa famille et ses proches comme du bétail (cf. *scène 01*). Il possède un magot d'un million de lires, reçues en dédommagement après avoir perdu l'usage d'un œil, brûlé à la chaux-vive. Cet argent, comme nous venons de le voir dans cet extrait, c'est le phallus, tant convoité. *Giacinto* est obsédé par la crainte qu'un de ses proches puisse lui dérober cette somme (cf. *scène 02*). Amoureux d'une prostituée, il commence à dépenser son argent avec elle, et l'invite même à venir habiter chez lui, ce qui attise la colère de sa femme. Celle-ci, pour laver l'affront, organise avec toute la famille l'assassinat de *Giacinto*...

Il y a dans ce film une forme d'analogie à la horde primitive. Une horde dans lequel le père possède (un million de Lires) et refuse d'en faire jouir qui que ce soit. L'un de ses fils *Plinio*, lui dira même qu'il n'en jouira pas de cet argent. Néanmoins, ce ne sont pas les enfants qui cristallisent la coalition contre ce père tyrannique, c'est la mère. Sous couvert d'être la femme bafouée, elle nourrit le désir secret de convoquer avec *Cesaretto* le marchand ambulancier.

L'argent est alors le moteur des enfants qui veulent en jouir à leur tour par le meurtre de *Giacinto* (cf. *scène 03*). Celui-ci y survivra après une séquence interminable, insupportable ou le *coût* est celui de

l'éprouver du discours, résister à ce qui se dit. Le *coût* semblerait être alors, pour le spectateur, ce moment insupportable, où la question est comment se décaler de ce que l'autre nous sert, comme ce plat de *macaroni à la mort au rat* dans le film. *Giacinto* choisira la vengeance en appauvrissant, si cela est encore possible, toute sa famille dans une jouissance immédiate de son argent, mais cette vengeance qui s'opère alors, ne conduira qu'à une immonde répétition qui pourrait résumer l'intégralité du film (cf. scène 04).

Filament le *coût* dans ce que j'essaie de dire n'est-il pas, au-delà de l'éprouver, ce que j'accepte de perdre dans mon *écoute* ?

Peut-être, dans ce que j'ai intitulé *Ma souffrance du mardi après-midi*, pourrais-je illustrer quelque chose de ce *coût* ?

MA SOUFFRANCE DU MARDI APRÈS-MIDI.

Voilà bien longtemps que je cite et que je rappelle ce que j'ai nommé « *ma souffrance du mardi après-midi* ». Tous les mardis après-midi, à 13 h 15, je ne sais pas si l'heure à un quelconque intérêt, mais je recevais ce jeune garçon de 13 ans, Andi.

Il était pour moi « *ma souffrance du mardi après-midi* ». Les séances n'étaient pas longues, en moyenne 5 à 10 minutes, mais elles me coûtaient tant elles m'éprouvaient. Il ne voulait pas monter en entretien et cherchait à me faire courir après lui comme un enfant qui joue à « *viens m'attraper !* ». Les entretiens semblaient ne pas avancer et je n'arrivais pas à comprendre ce qui m'arrivait, ce rejet et cette colère qui devenait la mienne. Ma propre angoisse face à ce petit garçon.

Mais débutons par un appendice clinique.

Durant la première séance Andi me dit « *au revoir* » régulièrement en faisant mine de sortir. Andi n'a pas envie de me parler et répond à la volée. Il n'arrête pas de me poser des questions intrusives comme pour m'empêcher de parler ou plutôt de l'écouter. « *Vous êtes là jusqu'à quand ?* ». Il me présente sa connaissance des lieux et moi comme un intrus « *c'est à vous ça ?* » (Il prend une boule en verre pleine de neige dans la vitrine du bureau). Je lui réponds machinalement « *oui* ». Puis lorsque, je me reprends et lui dis : « *c'est à l'établissement* », il me dit : « *non, c'est à Mme. C.* » (la précédente psychologue).

Il me dit en début de séance qu'il n'a pas besoin de venir, la précédente psychologue lui ayant dit que (je le cite) : « *je suis un garçon bien, j'ai pas besoin d'être là* ». Andi ne souhaite pas être là, il veut aller à l'école. L'établissement n'est pas pour lui.

Il est dans une provocation, faite d'une forme de sadisation, il part et regarde ce que je fais. Est-ce que je vais le suivre et poursuivre ce jeu du « *viens m'attraper* » ? Fait mine de ne pas entrer en classe plusieurs fois et lorsque je m'en vais il finira par entrer.

Il me laisse une impression désagréable de test, il cherche ma faille à me faire réagir, me faire peur ?

Il me parle comme par énigme lorsque je lui demande pourquoi il veut être « *pompier* » il me répond : « *à cause de ça* ». Ce « *ça* », qu'est ce que c'est ? « *C'est le camion de pompiers ?* » me dit-il.

La seconde séance est encore plus courte que la précédente. Andi reste sur ce qu'il m'a dit la semaine précédente. D'une part il n'est pas fou et d'autre part, la psychologue que je remplace lui avait

dit qu'il était seulement en train de grandir. Son discours est toujours émaillé de ce « Ça » qu'il me pose à longueur des entretiens : « *j'veux pas ça* », « *c'est à vous ça* », « *à cause de ça* », « *ça sert à rien* »... et pour lesquels je n'entends rien. Puis il y a cette forme d'intimidation, qu'il cherche à avoir auprès de moi au long des entretiens « *vous ne resterez pas longtemps* », « *vous vous êtes déjà battu dans la rue* », « *taisez-vous !* », « *j'veux pas vous parler !* », « *vous servez à rien !* », « *me touche pas !* ».

Il y a pourtant cette mutation entre « *ça sert à rien* »... « *de parler avec vous* » avec « *vous servez à rien* ». Suis-je clairement mis à la position de déchets ? Ou bien est-ce la parole de l'Autre qui ne sert à rien ? Y a-t-il un désinvestissement du chant de la parole pour laquelle l'adulte ne peut pas tenir, c'est-à-dire que bien que sa parole soit inconsistante, je suis également inconsistant ?

Quoi qu'il en soit, j'en souffre ! Il me met mal à l'aise dans cette place d'objet déchet. Après chaque séance je me surprends à être épuisé, dans un état d'énervement, j'ai besoin de souffler d'évacuer une forme de colère et sortir de ce lieu de l'entretien... de fuir peut-être... de résister sans doute. *Ce ne pas céder*, n'est-ce pas la source de mon angoisse et la résistance que je lui oppose ne devient-elle pas la modalité des séances durant laquelle cette souffrance commence à dépasser le cadre de l'entretien ?

Elle se situait au départ dans l'entretien, puis rapidement après l'entretien et finalement avant, pendant et après l'entretien. Cette situation dure ainsi sur deux mois jusqu'à ce que cette angoisse se fasse colère. Un après-midi lorsque je vais chercher Andi dans la cour et qu'une fois de plus il ne veut pas venir en entretien je me surprends à lui dire passablement énervé : « *Ou tu montes dans mon bureau ou je te monte moi !* ».

Outre l'évidente maladresse de cette phrase, je me rends compte en la répétant dans quelle posture particulière dans laquelle je me trouve. Ne suis-je pas en train d'exercer le plus vieux métier du monde pour un entretien ?

L'entretien ne durera pas plus longtemps que les autres et se soldera par cette même colère et le claquement de porte d'Andi qui m'aura expliqué que « Ça » ne sert à rien. Le sentiment d'une trahison car de toutes les manières je répéterai tout ce qui se dit en entretien et c'est bien pour cela que moi comme l'entretien nous ne servons à rien.

Mais après tout, à ce moment-là, qu'ai-je donc à répéter, si ce n'est cette situation dans laquelle je finis par me sentir persécuté ?

La semaine suivante l'effet est le même lorsque je vais chercher Andi, le mardi après-midi à 13 h 15. Pourtant dans ces répétitions que je n'arrive pas à suivre, quelque chose de différent va se produire. De la même manière que la semaine passée, Andi ne veut pas venir en entretien, il cherche à me faire courir autour de l'établissement. Je l'attends et toujours passablement en colère, je lui intime l'ordre de « *filler* » dans mon bureau. Une nouvelle injonction que je m'autorise comme dans un rapport de forces avec Andi.

Puis arrivant à mon bureau je m'adresse directement à lui :

« *Mais tu crois vraiment que tu me fais peur ?* »

Andi, les yeux baissés et un sourire aux lèvres en train de jouer avec un jeu posé sur mon bureau me répond alors :

« *Oui, peut-être !* »

Quelque chose se brise à ce moment-là ! Je reste sidéré devant cette réponse... et si c'était le cas ? Je bafouille et lui réponds finale-

ment :

« *Oui, tu as peut-être raison tu me fais peur !* »

Cela continue à cheminer et prendre la forme d'une fissure, une faille dans laquelle je suis engouffré. Je cède, sur ma propre peur de l'écouter ! Voilà qui peut-être me faisait tant résister depuis deux mois.

De manière surprenante les entretiens vont évoluer, suite à cet échange. Andi, revient régulièrement en entretien et ma souffrance du mardi après-midi à 13 h 15, prend une nouvelle tournure, mais sans doute parce que je le reçois maintenant le mercredi matin !

CONCLUSION

Pour conclure sur cette question du *coût*, que je tente d'évoquer ici, j'essaie de l'articuler à la notion même d'écoute et finalement à celle de l'angoisse. Loin de la rétribuer au patient qui parle elle viendrait évoquer quelque chose que l'argent ne pourrait pas voiler.

L'argent fonctionnerait dans son interface avec le réel comme contrat juridique. Il y a un pacte avec la parole et un contrat avec l'écouter. Ce qui s'inscrit dans ce contrat c'est qu'il puisse permettre la séparation et non la répétition d'une infinie rupture. Or le coût je le mets, pour commencer, du côté du clinicien est-ce celle de sa propre angoisse ? Pas si sûr !

Le lien que j'essaie ainsi de faire entre ce film « *affreux, sales et méchants* » et « *ma souffrance du mardi après-midi* » concerne ainsi davantage la question du coût de l'écoute. Un coût que j'essaie de mettre en parallèle avec l'*insupportable* pour le spectateur devant cette scène de la tentative de meurtre de *Giacinto*.

Ce coût de l'écoute est alors celui qui s'applique à l'écouter, au psychologue que je suis ! Ce coût insupportable qui finalement concerne l'*horrible* de la jouissance. Ne pas céder sur son Désir n'est-il pas alors question de jouissance ?... horrible certes... mais jouissance quand même !

Celle de l'*éprouvé* lorsque le spectateur regarde une scène et l'*éprouvé* de cette émotion, la peur face à Andi ? N'est-ce pas alors cela se « *payer sur la bête* » ? Oui, si et seulement si la *bête* c'est moi ! Ce que je concède, ou ce que ce *con-cède*, c'est de ne pas céder sur son désir comme le rappelle LACAN dans son Séminaire sur *L'éthique de la psychanalyse*.

« Ce que j'appelle céder sur son désir s'accompagne toujours dans la destinée du sujet — vous l'observerez dans chaque cas, notez-en la dimension — de quelque trahison.² »

Quant au champ de la direction éthique n'est-ce pas la quatrième proposition³ que fait Lacan dans ce même séminaire quelques lignes plus loin ?

« Il n'y a pas d'autre bien que ce qui peut servir à payer le prix pour l'accès au désir — en tant que ce désir, nous l'avons défini ailleurs comme la métonymie de notre être.⁴ »

Le coût de l'écoute sur l'écouter, n'est-ce pas alors la question posée de son Désir et de sa Jouissance ?

2 LACAN Jacques, Le Séminaire Livre VII – *L'éthique de la psychanalyse*, Éd du Seuil, Paris : 1986, p.370.

3 « La seule chose dont on puisse être coupable, c'est d'avoir cédé sur son désir ».

« Deuxièmement, la définition du héros - c'est celui qui peut impunément être trahi ».

« Troisièmement, (...) c'est la différence entre l'homme du commun et le héros (...), la trahison, qui se produit presque toujours, a pour effet de le rejeter de façon décisive au service des biens, mais à cette condition qu'il ne retrouvera jamais ce qui l'orientait vraiment dans ce service ».

4 *Ibid.*